

NOUVELLES & RÉCITS

Le diable seul le sait...

BRUNO TESTA

Rendez-vous ce matin avec Abraham Gottman. C'est lui le propriétaire de l'appartement du dessus occupé pour l'instant par son fils. Le fils, je le croise parfois dans les escaliers, ou devant son fourgon garé devant l'immeuble, un fourgon plus peinturluré qu'un bus psychédélique des années 1960. Il vit au deuxième étage avec ses deux grands enfants d'un premier lit ou d'une énième brocante, son chat, son chien, sa nouvelle femme africaine, le nouveau né qui pleure. Un bordel permanent plein de bruits, de fureurs et surtout de fuites d'eau. À force, on a l'impression d'être Noé. Un Noé à l'envers avec l'eau au-dessus de l'Arche !

Tous les quinze jours ou presque, je vais sonner à sa porte. Pas démonté plus que ça Gottman fils. Il ouvre en tee-shirt et caleçon, vaguement réveillé, le cheveu de traviole. Une fuite encore ? Il ne comprend pas. Il a pourtant pris des mesures.
— Ah, il a appelé un plombier ?
— Non ! Il a mis un seau sous l'évier.

Évidemment le seau ne suffit pas. D'abord parce qu'un seau ça se vide, et pour ça, il faut y penser. Ensuite parce qu'il n'y pas que l'évier qui fuit, mais aussi la baignoire. Et pas moyen de mettre un seau sous une baignoire !

Parfois, c'est sa jeune femme africaine qui ouvre en robe de chambre, à 11 h du matin. À la regarder, gracile et luxuriante à la fois, j'en oublierais facilement les infiltrations, le plafond qui pourrit, la peinture qui se décolle, ma femme qui tire la gueule. Mais voilà, il faut bien que j'en vienne au pourquoi je suis là. Ces détails visiblement l'ennuient. Avoir de l'eau qui coule chez soi, à volonté, doit être pour elle une bénédiction des dieux. Tout juste si elle ne me dit pas que mon sort ferait des envieux au Sahel ! Elle ne comprend pas, dit-elle en baillant. Elle vient de vider le seau sous l'évier... À croire que cela ne suffit pas, je lui fais perfidement remarquer. Mais ma perfidie glisse sur elle comme l'eau sur les plumes d'un canard. Un beau canard il est vrai !



Finalement à force de jérémiades, le plombier a fini par venir. Reste maintenant les dégâts à évaluer. Le problème, me dit le fils, c'est que l'appartement n'est pas à lui. À son père. Donc, il va me donner le numéro du père. Pour le constat, l'assurance...

Le père, donc, ce matin. Pas le même style que le fils. Pas baba pour un sou. Pas de smala derrière lui. Costume-cravate, portant beau, le langage fleuri. Il a été dans la confection autrefois. A fait des affaires. Il arrive. Regarde l'appartement, fait le tour. Curieux car après tout, nous avons exactement le même appartement, n'est-ce pas ? Décoré autrement. Lui, le sien, tout en dorures. Du moins avant que son fils ne l'habite.

Suite page 3.

Soirée
Spécial cons
avec
les conologues
Étienne Liebig
et Mathias
Philibert,
vendredi
1^{er} juillet
à 19 h 30.

Questions à la con Interview réalisée par Armel Louis

Depuis l'antique Catoblépas, la bêtise fascine — à commencer par Flaubert et son fameux *Dictionnaire des idées reçues*, jusqu'à sa forme paradoxale et moderne : la connerie. Soucieux de vérité définitive et relative, deux conologues distingués, Mathias Philibert et Étienne Liebig, que nous invitons à notre rencontre « Spécial cons » le 1^{er} juillet prochain, ont accepté de répondre à nos questions à la con.

Armel Louis : D'abord, une question qui me tient à cœur : Êtes-vous con ?

Mathias Philibert : Seulement les jours pairs. `

Étienne Liebig : Oui et dans plusieurs domaines : vieux gauchiste, révolutionnaire bourgeois, bobo et journaliste prétentieux.

A. L. : Le con désigne primitivement le sexe féminin. La connerie est-elle sexuellement transmissible ?

M. P. : Comme quoi les choses ont bien changé. Aujourd'hui le sexe féminin est peut-être ce qu'il y a de moins con. En revanche, il est possible que la connerie soit sexuellement transmissible. Des équipes de médecins font de savantes recherches dans ce domaine.

E. L. : Dans mon testament, j'ai demandé à être réduit en cendres puis à être incorporé à un gel intime. Je veux passer ma

mort là où j'ai tant aimé passer ma vie. Con éternel...

A. L. : Le meilleur des mondes, c'est-à-dire le pire, est-ce un monde sans cons ou exclusivement de cons ?

M. P. : Question profonde. Je vais y réfléchir.

E. L. : Un monde sans cons ? Et qui achèterait mes livres ?

A. L. : Dans le con, tout est bon ?

E. L. : Ainsi parlait Marguerite Duras.

M. P. : Oui, mais à petites doses, car trop de connerie tue la connerie.

A. L. : « Il ne suffit pas d'être con, il faut être fier de l'être » (Hara-Kiri). Confirmez-vous ?

M. P. : Oui.

E. L. : Choron savait de quoi il causait, c'était sa force.

A. L. : Quels sont vos cons préférés ?

M. P. : Con-fucius, Con-stipé et même Con-combre. Mais j'aime bien les autres aussi. Fondamentalement, tous les cons sont égaux.

A. L. : Un con en cache-t-il un autre ?

M. P. : Oui, surtout s'il voyage en train.

E. L. : S'il est gros. Un gros con peut cacher un petit con, mais il peut aussi cacher un grand con...

A. L. : Prenez-vous vos lecteurs pour des cons ?

M. P. : Oui, les jours pairs où je suis moi aussi con, car plus on est de cons, plus on s'amuse.

E. L. : Paradoxalement, je les trouve vachement pas cons d'acheter un bouquin où ils se font traiter de cons en permanence.



Les Jeunes Cons,
Mathias Philibert,
Pascal Galodé édi-
teurs, avril 2011.



Les Nouveaux Cons,
Étienne Liebig,
éd. Michalon,
mars 2011.



Les Vieux Cons,
Mathias Philibert,
Pascal Galodé édi-
teurs, avril 2011.



Suite de la page 1.

Le diable seul le sait...

Aujourd'hui ce serait plutôt tout en ordures.

Dans le couloir, la bibliothèque sur le mur. Il la jauge d'un air de connaisseur, s'arrête sur le rayon religions...

— Ha ha ! dit-il.

— Quoi ?

— Vous croyez en Dieu ?

Je fais un vague signe qui veut tout et rien dire. Mais cela ne l'arrête pas pour autant. Il enchaîne, visiblement content de trouver un sujet plus intéressant qu'un simple dégât des eaux.

Nous sommes là, debout l'un contre l'autre, à l'étroit dans le couloir, tandis qu'il devise sur l'existence de Dieu. Je n'ai rien contre les débats théologiques, mais je préférerais revenir au véritable motif de sa visite. Lui expliquer que ce n'est pas le ciel qui m'inquiète, mais le plafond. Mais voilà, les fuites, il s'en fout... À moins bien sûr que l'on parle de la fuite du temps, des heures... C'est la métaphysique qui le préoccupe, les voies du Seigneur.

— Pourquoi le mal ? me demande-t-il à brûle-pourpoint.

— Pardon ?

— Oui, pourquoi le mal ?

Comme je le regarde sans comprendre, il ajoute :

— Je suis en procès avec Dieu.

Devant mon air encore plus ahuri, il s'explique :

— Oui, en procès pour non-assistance à peuple en danger. Forcément après Auschwitz ! Vous connaissez Auschwitz ?

— De nom...

— Et qu'est-ce que vous en pensez ?

— Du mal...

— Nous y voilà, le Mal. Est-ce que je me rends compte maintenant que le Mal rôde dans le monde ?

— Bien sûr !

— En tout temps et en tout lieu ?

— Bien sûr !, je dis en regardant mon plafond.

— Ne suis-je pas accablé ?

— Et si, plus qu'il ne pense !

— Je suis en procès avec Dieu, il me répète, heureux de sa formule.

« Et moi avec son fils, s'il continue de m'inonder », je pense furtivement sans oser le lui dire. Car comment comparer Auschwitz et mon petit malheur personnel ! Je suis coincé, pour sûr ! Alors j'essaie timidement, avec doigté, de le ramener au sujet initial, au dégât des eaux... Il me regarde, surpris de me voir si terre à terre, si matérialiste dans l'âme, si peu préoccupé de théodicée. Bon, il va la signer la déclaration de sinistre, si c'est ça que je veux.

— Bien...

— D'ailleurs, sinistre, si on connaît l'étymologie des mots, le latin donc, c'est déjà le Mal, non ?

— Bien sûr !

— Donc, si on raisonne bien, ce n'est pas son fils le vrai responsable...

— Pardon ?

— Du moins métaphysiquement parlant...

— Métaphysiquement, c'est vrai !

— En revanche, côté assurance, oui ! Il le reconnaît !

Ouf, je respire ! Il sourit, prend son stylo à plume d'or, signe rapidement, puis se lève, secoue la tête une fois encore en regardant les livres. Pour éviter qu'il n'embrasse sur Dieu, je lui tends la main :

— Je ne vous dis pas à bientôt !

— Dieu seul le sait, dit-il en levant les yeux au ciel.

— Ou le Diable, dis-je en levant la tête au plafond.

— Ou le Diable ! répète-t-il gravement avant de repartir.

Bruno Testa

SOMMAIRE

page 1

Le diable seul le sait...

B. Testa.

page 2

Questions à la con,

Interview de A. Louis.

page 3

Le diable seul le sait...

(suite).

page 4

Insomnies,

M. Albert-Levin.

page 5

Les soirées de La Lucarne.

et

L'agenda.

page 6

Il pleut sur Montmartre,

G. Bogey.

page 7

Eurêka,

E. Orsini.

et

Je fais un rêve,

M. Cury.

page 8-9

Poèmes,

B. Gasco.

page 10

Tournées noctambules,

B. Sillard.

page 11

Petit éloge de la mort,

P. Desalmand.

page 12

La neige,

I. Buisson.

Insomnies

MARC ALBERT-LEVIN

J'errais dans une terre lointaine. Je suivais des yeux des trajets sinueux jusqu'à ce que je rencontre un habitant du lieu. Il m'accueillait avec courtoisie, me prenait par la main et m'offrait une hospitalité qui contrastait avec le long chemin que j'avais parcouru dans la solitude.

J'insistais pour faire comprendre à mon hôte que s'il me conduisait là où il fallait, je dépenserais volontiers tout l'argent que je possédais pour procurer à tous, tous les aliments et les boissons qu'ils voudraient. J'avais l'impression que sur cette terre aride, j'aurais pu être d'un grand secours. Mais malgré sa gentillesse, mon hôte refusait. Il me faisait comprendre qu'il devait se rendre en un lieu où d'autres personnes l'attendaient. Je le suivais, craignant de voir disparaître mon seul guide dans des lieux inconnus.

Dans un espace immense, une mélodie étrange s'entendait. Un tambour très sourd et des harmonies surprenantes l'accompagnaient. Et par instants, malgré mon inexpérience, je parvenais à me joindre à cette musique, à en saisir le rythme et à y faire écho.

Et soudain, j'ai ouvert les yeux. J'ai compris que c'était un rêve, que j'avais rêvé. Il était trois heures du matin et je m'étais endormi en écoutant Mezzo, une chaîne de la télévision qui diffuse de la musique classique le jour et du jazz la nuit. Et ce que j'entendais me parut quelque chose de neuf, d'inouï. Cela me rappelait cette façon unique qu'avaient Miles Davis et Wayne Shorter de tisser des sons. Un trompettiste et un saxophoniste que je ne connaissais pas dialoguaient, tressant des thèmes en contrepoint dans les graves et dans les aigus avec un pianiste et un batteur dont la joie de jouer se lisait au sourire qui accompagnait leurs accords rythmés et leurs ponctuations surprenantes.

Et tout d'un coup, j'ai vu un autre homme s'emparer d'un micro, et par sa seule voix, rivaliser avec



AUDREY SEL / WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS

l'intensité des cuivres. Il ne faisait pas que chanter, il dansait aussi, de tout son corps, de toute son âme, comme un homme chevauché par les esprits.

Attendant de voir le nom des interprètes apparaître sur le bas de l'écran, j'ai lu au contraire des titres comme *Je t'aime Congo*, et des vévés vaudous représentant Agoué, le dieu des voyages. Finalement, pendant le générique de fin, j'ai déchiffré le nom de Jacques Schwarz-Bart. Il s'agissait d'un

concert intitulé « Racines vaudoues » dans le cadre du Festival Banlieues bleues, à Saint-Ouen. Il avait eu lieu très près de l'endroit où j'habite. Je l'avais manqué en avril 2011, mais d'une façon mystérieuse, parce qu'il avait été filmé, il me retrouvait en une nuit de mai.

Il était 4 h 30 du matin, et je me suis recouché, heureux de ces trouvailles et de ces retrouvailles. Plus tard, dans la matinée, sur You Tube j'ai retrouvé certains de ces morceaux qui m'avaient littéralement fait rêver. Jacques Schwarz-Bart, saxophoniste, leader du groupe, est le fils d'André Schwarz-Bart (né à Metz en 1928 et mort en Guadeloupe en 2006). André Schwarz-Bart, auteur du livre, *Le Dernier des Justes*, a reçu le prix Goncourt en 1959. Il y met en lumière une tradition pacifiste à travers l'histoire juive, généralement peu connue. Jacques, né en Guadeloupe, est aussi le fils de Simone Schwarz-Bart, auteure notamment de *Ti Jean l'Horizon*, un roman dans lequel il a servi de modèle à sa mère.

La richesse de notre monde tient à ce qu'il est ouvert aux richesses culturelles du monde entier. Depuis les années 1970, nous avons applaudi maintes fois les concerts de Herbie Hancock, Shunzo Ohno, Wayne Shorter, Buster Williams, Larry Corryel, Nestor Torres, Robin Eubanks. Ces musiciens partagent l'idéal bouddhiste de la paix mondiale. Jacques Schwarz-Bart et son groupe seraient parfaitement à l'aise parmi eux !

Soirées de la Lucarne

● Mercredi 15 juin à 19 h 30

Poésie et politique

avec les éditions Al Manar, en présence du poète tunisien Tahar Bekri pour *Je te nomme Tunisie*, « un recueil dans lequel le poète revient sur sa "blessure béante" et dépeint cette braise qui le tourmentait et cette douleur, qui, dit-il "J'espère avoir traduite par : aimer son pays et payer cher cet amour" ». Et en présence du poète irakien Salah Al Hamdani pour *Saisons d'argile*, un recueil de poèmes illustrés par des dessins de Yousif Naser. « Je voudrais échapper à mon exil, être quelqu'un d'ordinaire. Mais rien ne me sauve de cette situation. Je n'y parviens pas. »

● Jeudi 16 juin à partir de 18 h

Vernissage de l'exposition

de Chantal Denis et Anne Meunier

« La matière est loin d'être endormie : elle bouillonne et me bouscule. Saisir l'insaisissable : coller, superposer, froter, griffer, inciser, recoller... Les images s'entrechoquent. »

Exposition du 13 au 25 juin.

● Vendredi 17 juin à 19 h 30

Soirée Pierre Clémenti (1942-1999)

autour du comédien et réalisateur à la vie fulgurante avec Jeanne Hoffstetter. À travers son ouvrage, J. Hoffstetter, son amie et sa confidente, se souvient, elle aussi... pour tenter de saisir cet homme caméléon, pour faire affleurer une dernière fois sa beauté sulfureuse, elle tisse un monde entre fiction et souvenirs. Lectures par Armel Louis, Béatrice Courraud, Micheline Zederman, et paroles d'invités.

● Samedi 18 juin 19 h 30

Conférence sur le cinéma

Daniel Chocron parlera de son livre *Toute l'histoire du cinéma pour les débutants*. L'ouvrage, invite le lecteur à (re)découvrir l'histoire de cet art majeur au travers de ses différentes étapes et révolutions successives.

● Mercredi 22 juin à 19 h 30

Spectacle musical

Éclats de verre, d'après un texte d'Alain Calès, avec la Compagnie du Tournezinc, mise en scène de Claude Confortès. Spectacle entrecoupé par des chansons qui ont l'alcool gai ou triste.

● Vendredi 24 juin à 19 h 30

Soirée poétique

avec les éditions Le Limon, en compagnie de Baptiste-Marrey pour *Ombres par dessus mon épaule* et Patrick Chavardès pour *Ixia, Alcôve* et *L'Espérance à poings fermés*.

● Samedi 25 juin à 19 h 30

Lecture rencontre

avec le poète letton-suédois Juris Kronbergs autour de son recueil *Loup borgne* (éd. Buchet-Chastel). Présentation et lectures en français par Jean Miniac.

● Mercredi 29 juin de 18 h à 21 h

Vernissage de « Traversée, jour après jour »

Exposition de photographies de Laurence Dugas-Fermon.

Exposition du 24 juin au 30 juillet.

● Vendredi 1^{er} juillet 19 h 30

Soirées Spécial cons

avec les conologues Étienne Liebig, pour son essai pamphlétaire *Les Nouveaux Cons*, et Mathias Philibert, pour ses romans *Les Jeunes Cons* et *Les Vieux Cons*, parus tous les deux en avril 2011.

agenda

Adaptation

L'adaptation théâtrale de *Comment élever un ado d'appartement ?* (éd. Chiflet & Cie) d'Anne de Rancourt, mise en scène par Guila Braoudé, sera jouée par Hélène Zidi-Chérut et Olivier Pagès au festival d'Avignon OFF qui se déroulera du 6 au 26 juillet 2011. La pièce sera reprise plus tard à Paris et en province.

Celle de *Comment se débarrasser d'un ado d'appartement* (éd. Chiflet & Cie), mise en scène

LES LISEURS

Formation

Des formations gratuites destinées aux auteurs (statut de l'écrivain, graphisme et mise en page, InDesign, Photoshop, adaptation audiovisuelle d'un texte littéraire, écriture d'un scénario, etc.). Voir le site : www.lemotif.fr.

Le dépliant « Formations en quête d'auteurs » peut être demandé au SNAC, 80 rue Taitbout, Paris 9^e. Ne concernerait que les auteurs demeurant en Île-de-France.

par Jean Chollet du Théâtre Actif de Lausanne et jouée par Nathalie Pfeiffer, sera donnée aussi au Festival d'Avignon en juillet prochain. L'auteure des textes originaux sera sur place du 9 au 23 juillet.

Publication

Une vision décapante des ateliers d'écriture : dans ce premier roman original, Paule Lunven met en scène un personnage torturé qui raconte sa jeunesse en Bretagne dans les années 1950, dans l'espoir qu'un récit falsifié l'aidera à dissimuler un lourd secret. Un atelier loin du discours convenu est au centre d'une intrigue à suspense. *Cache Cache & mat*. Chronique d'un atelier d'écriture, Paule Lunven, Arcadia éditions, 2011.

Exposition

Gallimard, 1911-2011, un siècle d'édition. À voir en prenant son temps à la BNF, Bibliothèque F. Mitterrand, Galerie François 1^{er}, du 22 mars au 3 juillet 2011. Un siècle d'histoire intellectuelle de cette maison prestigieuse et mal connue, à l'occasion du centenaire de sa création. Ouvert du mardi au samedi de 10 h à 19 h, dimanche de 13 h à 19 h. Fermé lundis et jours fériés.



Il pleut sur Montmartre

GEORGES BOGEY

Il pleut sur la Butte, me maile le promeneur de Montmartre. Debout sur la terrasse du chalet, je scrute les quatre points cardinaux ainsi que le ciel au-dessus de ma tête et je ne vois là aucun signe avant-coureur du moindre mauvais temps sur les Aravis. Trois couleurs se partagent le paysage, le bleu, le vert, le jaune. Pas le moindre nuage. Harmonie d'un matin paisible de juin. Je cherche un prétexte pour ne pas sortir. Je me dis :

— Par solidarité pour le promeneur de Montmartre, je n'irai pas marcher aujourd'hui. Je me réponds aussitôt :

— Solidarité ? Tu veux rire ! Grosse flemme, oui !

Le dialogue intérieur se poursuit. Je négocie :

— Écoute, tentons un compromis, disons grosse fatigue et n'en parlons plus.

Mon versant paresseux essuie un revers cinglant :

— Le compromis, c'est l'alibi des faibles !

Finalement, le promeneur courageux l'emporte sur le promeneur paresseux. Je quitte le chalet. Je prends le sentier qui monte au Crêt Brûlé. Là-haut, il y a un banc sur lequel on peut s'asseoir pour inventorier tranquillement les sommets et les combes de la chaîne. Une demi-heure pour l'aller, vingt minutes pour le retour. Une promenade de vieux, diront les sportifs.

En montant, une image m'obsède. C'est une photo de l'écrivain-voyageur Sylvain Tesson (il préfère se dire vagabond). On le voit, dans l'immensité inhumaine de la Sibérie, marcher déterminé, avec son grand chapeau, son grand bâton, son grand sac à dos, ses grandes enjambées, ses grands projets. Ici, un petit sentier, des petits pas, un petit dénivelé, une petite promenade, avec à la fin un petit banc où s'asseoir. « Il y a les géants, il y a les nabots », pensai-je. Et pour me redonner du tonus, je me dis : « après tout, ce que je fais là c'est mieux que rien. »

Je pense de travers ! Il n'y a jamais mieux parce qu'il n'y a jamais rien. Marcher pendant une heure, ce jour-là, sur ce sentier-là, dans ce paysage-là c'est tout simplement ce que je dois faire. Si je fais ce que je dois faire, ce n'est pas mieux qu'autre chose, c'est bien, c'est parfait, c'est la perfection même. Je n'éprouve aucun regret, ni d'avoir quitté le chalet, ni d'y revenir, ni de la longueur de la marche, ni de son objet, ni de la pluie sur Montmartre, ni du beau temps sur les Aravis. Aucun de mes pas n'a été de trop. Aucun de mes pas ne m'a manqué. Demain, quel que soit le temps sur Montmartre ou dans les Aravis, je prendrai la décision de rester ou de partir, de marcher ou de m'asseoir. Si c'est ma décision, ma décision sera la bonne.

Assis sur un banc

une trouée dans les bois
face aux Aravis.

Georges Bogey vit en Haute-Savoie. Il a étudié des philosophies et des arts de l'Extrême-Orient. Il est l'auteur d'une douzaine de livres : théâtre, contes illustrés pour enfants, recueils de haïkus, témoignage sur le Cambodge. Son écriture se nourrit de ses lectures, du réel observé et de ses rencontres. Son dernier ouvrage : *Le Promeneur des Aravis*, éd. Livres du monde, à paraître le 26 juin 2011.

Eurêka

ÉTIENNE ORSINI



Depuis Archimède, tous les génies de la science ont à cœur de pousser leur eurêka, lorsqu'ils trouvent enfin.

La nuit entamait à peine sa fonte, quand celui du savant avec un grand S retentit dans toute la demeure. Il en aurait fallu

davantage pour troubler le sommeil de l'épouse du savant avec un grand S. Ce fut néanmoins un eurêka fort honorable que celui qui résonna ce matin-là. Il faut dire que le savant avec un grand S avait sommé son imagination de lui trouver de quoi épater la galerie et assommer le jury du Nobel. De ce point de vue, assurément, il avait été servi ! Un arbre sans ombre ! Quelle que soit l'intensité ou l'orientation de la lumière. « Bah... Il suffisait d'y penser », songea-t-il en ajustant sa modestie comme il sied à un homme de sa peinture. Il lui tardait vraiment que son épouse se lève pour découvrir cette merveille. En attendant,

il se voyait déjà en couverture de la revue *Nature*, bras dessus, branche dessous, avec son cher arbre. Il s'y voyait tellement qu'il s'entraîna d'ailleurs à prendre la pose. Quelle consécration ! Enfin, l'épouse du savant avec un grand S se leva et, tout en s'étirant, avisa l'invention de son génie d'époux :

— « M'ouais... fit-elle. Et à quoi ça sert, un arbre sans ombre ? » La question ne manqua pas de désarçonner le savant avec un grand S. Il réalisa soudain qu'il n'avait pas même accompli un quart du chemin. Sous peine de perdre son grand S, pire : de passer pour un artiste, il lui faudrait, à présent, justifier sa fichue invention.

NEVIT DILMEU / WIKIMEDIA COMMONS

LES LISEURS



Je fais un rêve

Maurice Cury vient de publier un recueil d'articles qui se rapportent tous aux conditions de la production intellectuelle : *L'Uniformité culturelle* (éditions Le Temps des Cerises, 2011). Nous n'en extrairons que quelques lignes. Par « diffuseur », il faut entendre « diffuseur-distributeur ».

Je fais un rêve. Si tous les auteurs et compositeurs, du moins ceux qui créent et publient régulièrement et peuvent espérer qu'une part de leurs revenus provienne de leur création, adhéraient à un syndicat qui les soutiendrait et pourrait faire pression sur leurs diffuseurs pour qu'ils respectent la loi et n'imposent pas des conditions sans cesse dégradées, si nous devenions en quelque

sorte, toutes proportions gardées, un syndicat de masse, il en serait bien différent des rapports des créateurs à leurs diffuseurs. Les concentrations dans tous les domaines artistiques n'augurant pas une amélioration de notre sort, cette prise de conscience des auteurs devient vitale.

Je fais un rêve...

Maurice Cury

BERNARD GASCO

À PARIS

Avec les dents il prit sa langue
 C'était contre un mur à Paris
 Il vit son regard basculer
 Un après-midi à Paris
 Leurs deux bouches se bâillonnaient
 Il pleuvait l'été sur Paris

QUINZE ANS

Tu me donnes tout de toi
 Pourquoi ?
 Ou presque tout
 Pourquoi ?
 Tu me caches de toi
 Pourquoi ?
 Le lobe de ton oreille
 Pourquoi ?
 Le muscle de ta nuque
 Pourquoi ?
 Tu es faon et le mens
 Pourquoi ?
 Tu as quinze ans
 Pour moi

LE SANG DES FEMMES

Les femmes vivent dans le sang,
 Quelquefois elles y meurent.
 Bêtes superbes, bêtes blessées,
 Elles nous donnent goutte à goutte
 Le souvenir que nous ne sommes
 Que tout ce vermeil retenu,
 Chair et mystère entremêlés.

LE FAUTEUIL

Elle portait un collant noir,
 Armure sombre de ses jambes,
 Et il pela comme d'un fruit
 Ce métal noir sur sa peau blanche.

Luisante gaine de ses cuisses,
 Il en griffait les étincelles,
 Coquille chaude dans sa main,
 Moulant la bombe de son sexe.

Il vit la pulpe du beau fruit
 Qui ne rassasie ni n'apaise,
 Ne s'ouvre jamais sans regrets,
 Le fruit de l'éternelle femme.

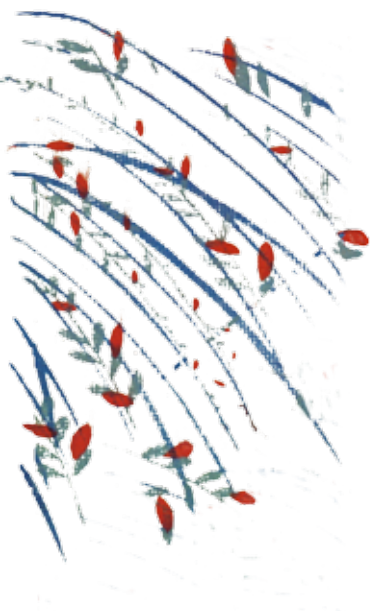
Il la prit où la vie commence,
 C'était sur un fauteuil jujube.
 Il eut le monde entre ses bras,
 Le monde, ses ciels et ses pluies.

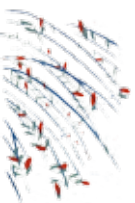
Leurs mains, deux enfants se cherchent,
 Se serraient de peur dans la nuit
 Silencieuse et leurs deux souffles,
 Déserte si ce n'est elle et lui.

RENDEZ-VOUS

Près de l'eau
 Jamais lasse
 Enlacés
 Nos langues
 Paressées

Roule le fleuve
 Lumières ville
 Brûle le temps
 Si violemment





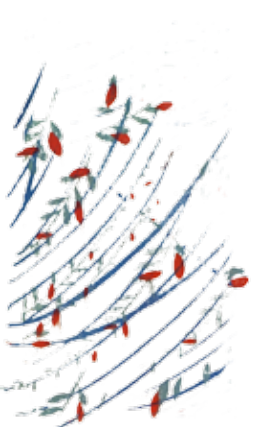
VOYAGES

Ce sont là mes voyages
Ce corsage que j'ouvre,
Ces deux seins que je prends.

Ce sont là mes voyages
Cette robe levée,
Ces odeurs, ce secret.

Ce sont là mes voyages
Ce tabac, cette pointe,
Ce tissu empesé.

Ce sont là mes voyages
Ce velours que je bois,
Ce port où je me noie.



PETITE PERLE

Nombril muet,
Cyclope aveugle,
Sagace guide,
Ce sombre trait.

Ta chair là glisse,
Ma langue pousse,
Dedans ta mousse,
Chiffon froissé.

Et je te bois,
Petite perle,
Au moment même
Que tu voulais.

LARMES

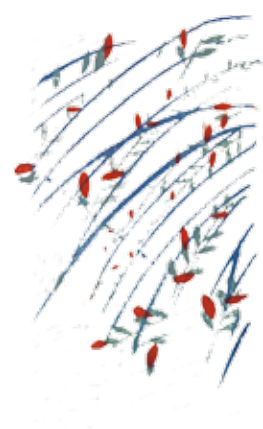
Grises larmes
Dans tes yeux

De ta bouche
Rouges larmes

Blanches larmes
Sur tes dents

De mon cœur
Sombres larmes

Sur tes reins
Viennent mes larmes



LOUTRE VIVE

Loutre vive,
Je t'ai vue.

Agates d'azur
Tes yeux.

Grappe de sucre
Ta bouche,

Cristal d'éclairs
Ton rire.

Ocre de miel
Ta peau.

Rose sous cuir
Ton sexe.

Vive loutre,
T'ai aimée.

Bernard Gasco
est avocat
retraité, poète,
écrivain.
Il a notamment
publié *Montor-
gueil Café* en 2008
et cherche un
éditeur pour *Dieu
aux Prud'hommes
et autres...*



DUNCAN / WIKIMEDIA

Tournées noctambules

BRUNO SILLARD

La porte Saint-Denis, des passants pressés, des passantes qui passent immobiles, le flot incessant des voitures du boulevard, des jeunes qui traînent. Je croise une fille noire, elle rit. Je la suis dans une ruelle tranquille, au loin une guirlande de lumière, une guinguette, un resto.

Je pousse la porte. Le chant de l'accordéon, la voix de Teofilo, *Tristalegria*, la saudade qui nous emporte, nostalgie des îles, rêves heureux d'un futur au jour le jour, images du cap Vert.

La fille noire attend debout. Elle me regarde, une porte s'ouvre sur un jardin. Il fait chaud, la fille a disparu dans le noir de la nuit. De l'autre côté, un chemin pavé, il descend et se perd dans la nuit. Au sommet du mont, des antennes, les îles du bout du monde à l'écoute de la folle ronde du monde, le monde qui passe, les îles qui restent, portées par un violon et par mille sourires.

La musique me ramène, j'ai faim, le jour s'est allumé comme une ampoule, je lorgne vers une marmite pleine de maïs, de haricots et de pois chiches. Une fillette édentée me prend la main. « Je ne veux pas d'argent, je voudrais manger », dit-elle.

Dans le marché aux poissons, un gamin était parti pour me laver une assiette et une cuillère. La cachoupa était bonne, une femme remplit une autre assiette pour la gamine. L'île aux mille sourires, sauf un pour me rappeler le reste.

Le chemin pavé m'emporte et me porte vers une porte. Je devinaï les paroles d'une chanson, elles parlaient d'amour, de vie, parlaient-elles d'avenir ? Une danse de la Saint-Jean endiablée épuisante emporte les couples, la bière se boit à plein goulot. La fille noire vient vers moi, une bouteille de vin et deux verres à la main, le sourire éclatant, le regard triste, nostalgique d'un futur aux mille notes de musique, aux mille sourires et à un amour.

Elle est belle, grande, fine, elle débouche une bouteille de vin du Fogo, le volcan. Je sortais du bateau, le Toyota s'est arrêté, « Je t'em-mène ? — Où ? — Nulle part, de l'autre côté, là où il y a aussi la mer ». Une route folle, belle, pavée, passant par les plus hauts du volcan, un autre volcan. Une route vertigineuse, le prix de la cachoupa, quand pour quelques semaines, les sommets verdissent. Dans la plaine, le sable est gris, stérile, comme le sel qui brûle les pieds des femmes qui vont chercher de l'eau.

Je sortais du bateau, la fille noire m'attendait. Elle voulait quoi, de l'argent ou partir ?

Fuir tous les matins du monde, quand elle se lave dans la mer, elle n'a pas l'eau courante. Ou fuir le regard à l'avenir perdu de la gamine édentée qui, plus tard, me demandera de lui acheter un bidon de poudre de lait pour bébé. Ou se dire que la vie ailleurs est parfumée comme la bouteille de parfum à demi entamée que je lui ai laissée.

Le chant de l'accordéon, la voix de Teofilo, *Tristalegria*, la saudade qui nous emporte, nostalgie des îles, rêves heureux d'un futur au jour le jour au cap Vert.

La fille noire est partie. Il fait nuit ici et ailleurs, je l'ai vue tourbillonner au milieu des danseurs. La ronde de la Saint-Jean l'a emportée. Elle ne m'attend pas sur le port. La mémoire de mon téléphone parfois vibre.

Au sommet du mont, des antennes, les îles du bout du monde à l'écoute de la folle ronde du monde, le monde qui passe, les îles qui restent, portées par un violon, par mille sourires, et par le souvenir d'un seul aussi.

Il est tard, il est tôt. Faubourg Saint-Denis, des passants qui traînent, la porte, rue Saint-Denis, le Louvre, les oiseaux chantent.

Là-bas, il n'y a guère que les oiseaux qui ne chantent pas.

Bruno Sillard est journaliste. Il vient d'achever *Les Réveries de deux parisiens solitaires*, un roman sur le thème de l'errance. En 2010, il a publié chez L'Harmattan, *Histoires vraies de la presse régionale*, à partir d'un manuscrit écrit par son père Raymond Silar, et une pièce de théâtre, *La Folie des autres*, un vaste projet où se croisent moyen métrage et pièce, sur le thème de la folie.

Petit éloge de la mort

PAUL DESALMAND

« **V**iva la muerte ! » disaient les franquistes. Jen'irai pas jusque-là. Mais, tout de même, il y a quelque chose de bon dans la mort.

Elle purge la terre de tous les arrivistes mesquins, de tous les tordus qui ont passé leur vie à semer la souffrance, des racistes, des fanatiques, des médiocres, des cons pour tout dire en un seul mot.

Oui, je sais, il y en a d'autres de ces êtres pas dignes du nom d'homme qui arrivent derrière et se bousculent au portillon. Le ventre est toujours fécond d'où a jailli la chose immonde. Formule banalement célèbre parce que juste. N'empêche, cette façon qu'a la grande faucheuse de faire le ménage est réjouissante.

Le grand mérite de la mort est aussi de relativiser nos petits problèmes. Il a été un homme d'affaires redoutable, accumulant des victoires et des millions, achetant des terres. Le voilà, montrant champs et bois à perte de vue, me disant : « Tout ça est à moi. » Avec en tête que, dans six mois, on lui en a donné la certitude, il sera du mauvais côté du gazon. « Tout ça » ne sera plus qu'un objet de déchirement entre ses héritiers.



Les enterrements ont cela de bien que, pendant un temps, les personnes présentes estiment à une juste mesure leurs petits tracas. Mais ça ne dure pas longtemps. Un jour. Deux heures. Puis la mécanique reprend ses droits. Un court moment, ils ont pensé : « Ça aurait pu être moi », et puis ils oublient, en fonction de l'idée : « C'est tout de même mieux que ce soit lui. » Quand on se trouve empêtré dans des problèmes, il est bon de se dire : « Quelle importance aura cela quand, dans dix ans, ou trente, nous serons morts l'un et l'autre. » La perspective de la mort, de la sienne, est le meilleur des tranquillisants.

À VOS SOURIS LUCARNIENS !

Je suis chargé de coordonner le numéro de *La Gazette de La Lucarne* qui doit paraître, si tout va bien, en septembre. J'aimerais l'organiser autour d'un axe qui serait le détachement, l'allègement. Si vous avez des textes, personnels ou non (poésie, nouvelle de 1 500 signes ou moins, aphorismes, titres à suggérer), je suis preneur : pablodesal@orange.fr.



BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner à : Jean-Baptiste Féline : (La Lucarne des Écrivains), 27 rue des Bluets, 75011 Paris. jbfeline2000@yahoo.fr (pour toute question relative aux abonnements).

Nom : Prénom :

Adresse :

Ville : Code postal :

Tél. : Courriel :

☐ Je m'abonne pour un an à *La Gazette*, soit 25 €.

☐ Je m'abonne pour un an à *La Gazette* + cotisation, soit 30 € (déjà adhérents à l'Association).

☐ Abonnement papier ☐ Abonnement Internet ☐ Abonnement papier + Internet

Ci-joint un chèque de libellé à l'ordre de **La Lucarne des Écrivains**.

ISSN 2101-5201

La Gazette de La Lucarne

mensuel de La Lucarne des Écrivains

Rédaction et administration :

115 rue de L'Ourcq, 75019 Paris
lalucarnedesecrivains@gmail.com

Directrice de la publication et
coordinatrice : Claire Ernzen

Maquettiste : Emmanuelle Sellal

La neige

ISABELLE BUISSON

Il a neigé tout le jour. La neige n'a pas blanchi Paris depuis plusieurs années. Il est trois heures du matin. Ils sortent d'une cave où ils ont dîné, bu et dansé. Dans la froidure de janvier, un plaisir enfantin les rend joyeux. Souvenirs de jets de boules de neige, de luges, de joues roses brûlantes de froid, de flocons saupoudrés sur les chevelures. Au hasard des carrefours, les autres se sont égrenés à la poursuite d'un taxi ou sont partis dans une direction opposée. Bientôt ils se retrouvent tous les deux. Depuis nombre de semaines, à chacune de leur rencontre, il la lutine intarissable. Lutin malin et laborieux. Elle aime ça. La route et les trottoirs scintillent de givre. Des stalactites tombent translucides rouges ou vertes accrochées aux feux tricolores. Grenue et compacte, une couche de neige alourdit les arbustes des squares, couvre les toits des immeubles et les capots des voitures. Des orbes de fumée exhalent de leur bouche et de leur nez.

Plus tôt dans la soirée, il lui a dit qu'il la trouvait belle. À ces mots, elle avait baissé les paupières, à la fois flattée et troublée à l'expression de son désir. — Si tu veux on peut se voir, confiait-elle d'une voix timide. Elle n'osait pas croiser son regard. — Oui, je veux. — Mais tu sais, je partage la vie d'un homme que j'aime. — Je sais. Je l'ai déjà vu. Surtout, ne lui dis rien. Mens-lui. Il ne supporterait pas. — Il voudrait savoir.

— Il se rend pas compte du mal que ça lui ferait, du mal que ça vous ferait.

Il faut mentir aux gens quand on les aime, pour les protéger, par gratitude et par respect envers l'amour qu'ils vous portent. Plus facile pour lui... Elle ignorait si elle saurait mentir.

Ils cheminent sur le bitume qui sera bientôt verglacé, tous deux coiffés d'un chapeau démodé. Elle lui demande si elle peut prendre sa main. Il dit oui. Il glisse sa main dans la sienne emmitouflée d'un gant de laine noire. Ils sont drôles et placides.

Ils s'ancrent dans ce désert de givre où nul autre ne rompt leur solitude. Il n'y a pas de voitures ni de piétons noctambules, ils sont seuls dans le silence de la nuit, sous le ciel noir de coton nuageux. Pour elle, c'est un peu comme un premier rendez-vous. Un de ces instants de temps suspendu. Un temps-vie arraché à la routine et à la lassitude.

Ils se détachent puis se font face dans la pénombre d'un réverbère. Doucement il approche les lèvres des siennes, souriant, avec assurance et naturel. Déjà ses lèvres exsangues à demi-ouvertes effleurent les siennes pulpeuses et offertes. Il ne la prend pas dans ses bras, ne cherche pas à contraindre son corps. Caresses labiales pour unique lien. Lien infinitésimal. Il ne fourre pas sa langue dans sa bouche, il se



contente de caresser l'extrémité de sa langue et de happer délicat et tendre ses lèvres. Ils vivent chacun l'instant présent. Elle ne pense pas

à l'homme qui l'attend chez elle et qui posera sa paume contre sa hanche, quand, tout à l'heure, elle se glissera dans la moiteur du lit. Elle ne se projette pas dans l'avenir charnel qui s'annonce avec cet homme, prodigue de si douces cajoleries. Non, elle vit le présent, avec pour seule image dans son cerveau celle qu'elle vit, des lèvres exsangues contre les siennes pulpeuses, une langue lente et douce contre la sienne, le mariage de leur haleine et de leur salive, comme une danse au ralenti, sans contretemps, sans anicroches.

Ils se détachent émus. « Ah ! ça réchauffe ! dit-il, avec un soupir de contentement, le sourire béat et les yeux délavés pétillants comme ceux d'un petit garçon. — Ça étourdit un peu, dit-elle, le sourire tout aussi béat. »

Ils se séparent sans se donner rendez-vous, assez réjouis pour être sûrs de se revoir. Il tourne à gauche, elle continue tout droit et juste avant la disparition de leur silhouette, ils se retournent dans un même élan et se sourient sous leur chapeau. Il neige. On pourrait croire au tournage d'un film à la parfaite synchronisation, mais il n'en est rien, c'est la vie.